

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

G^{ral} Dobenev

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

SUR LE FRONT DE L'ARMÉE BRITANNIQUE



Comme son camarade français, tommie sait tirer parti de tout. Voici une ambulance improvisée en un tour de main par nos amis, avec le concours de prisonniers, dans un village qui vient d'être repris vers Lens. Dans le médaillon on voit un tireur australien posté à l'affût des Boches.



Nos alliés continuent à enlever aux Allemands leurs derniers points d'appui autour de Lens : c'étaient tout récemment encore Eleu-dit-Leauvette et Avion, qui en sont presque des faubourgs. Les Anglais n'ont que des pertes minimales, et ils font tous les jours des prisonniers. Ceux-ci appartiennent à des corps d'armée différents, et leur aspect ne dément pas les informations suivant lesquelles l'Allemagne aurait incorporé ses plus jeunes classes. D'ailleurs la photographie de ces prisonniers transportant des blessés en est la preuve.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 28 Juin au 5 Juillet



L'ARMÉE combattante des Etats-Unis a commencé à arriver le 26 juin ; une première division a débarqué ce jour-là dans un de nos ports de l'Océan, après une traversée qui s'est effectuée sans encombre. Accueilli avec un vibrant enthousiasme par la population, ce premier contingent sera suivi par beaucoup d'autres.

Sur le front britannique on continue à se battre dans la région de Lens. L'investissement méthodique de la ville se poursuit avec succès. On a cru un moment que les Allemands allaient l'abandonner, d'après certains mouvements de troupes et d'artillerie qui avaient été remarqués dans ses environs. Ils ont jugé sans doute le moment mal choisi pour un repli, ou bien leurs positions de l'arrière ne sont pas encore prêtes à les recevoir. Toujours est-il que les Anglais continuent à exercer sur les ailes de ce secteur une pression continue, à laquelle les Allemands se voient contraints de céder. Nos alliés se trouvaient le 28 à Eleu-dit-Leauvette, qui est, au sud-ouest, le prolongement des faubourgs. Le lendemain, ils se rapprochaient jusqu'à 2 kilomètres de Lens par le sud, en prenant Avion, une des plus fortes positions d'artillerie de l'ennemi.

Ce succès se complétait le 1^{er} juillet par l'enlèvement d'autres défenses allemandes sur un front d'environ 800 mètres, immédiatement au sud-ouest et à l'ouest de Lens.

Lens est pour les Allemands une place de la plus haute importance. Elle est le centre d'un vaste ensemble d'exploitations minières qui pourraient être aisément remises en état ; c'est une ville, mais qui a pour faubourgs d'autres villes, des corons, lesquels, se soudant à d'autres et ainsi de suite, couvrent comme d'une seule agglomération une immense région où naguère vivaient des mines plus de 120.000 habitants. Mais surtout, Lens commande le nord et le nord-ouest de la France, par la multiplicité des routes et des voies ferrées qui en partent ou y aboutissent.

L'intérêt qu'il y a pour nous à reprendre la région de ces centres miniers, sans les endommager plus que ne l'ont fait les Allemands, explique la manœuvre de nos alliés qui cherchent à en déloger l'ennemi plutôt par la menace d'un prochain et inévitable encerclement, que par l'action de leur artillerie.

D'autres combats le 29, plus au sud, c'est-à-dire au sud et à l'ouest d'Oppy, s'étaient terminés victorieusement pour nos alliés ; au cours d'une brillante attaque ils enlevaient environ deux kilomètres de tranchées. Toujours dans la même région, les Anglais ont réussi, du 28 juin au 4 juillet, un certain nombre d'opérations de détail et repoussé des contre-attaques contre leurs récentes acquisitions.

Leur communiqué du 1^{er} juillet donnait le détail de leurs trophées du mois de juin : ils consistent en 8.900 prisonniers, 67 canons, 345 mitrailleuses. Les pertes anglaises sont minimes en comparaison.

Il est intéressant de signaler que les troupes portugaises ne combattent plus dans les rangs des alliés : la division qui est sur le front occupe seule un secteur depuis le 15 juin ; l'autonomie que lui a donnée là le haut commandement britannique prouve l'estime en laquelle il la tient. Depuis qu'ils sont livrés à eux-mêmes les Portugais ont subi de rudes attaques des Allemands qui espéraient peut-être avoir facilement raison de ces jeunes troupes, mais l'ennemi a toujours été repoussé.

Sur le front français, les Allemands ont déclenché dès le 28 juin une grande offensive, qui intéressait en même temps l'Aisne, la Champagne et la Meuse ; il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient montrés aussi audacieux. Les principaux terrains d'attaque étaient : dans la région de Cerny, au sud-est de Corbény, au nord-ouest de Reims, et entre le bois d'Avocourt et la cote 304. Dans tous les secteurs, un bombardement intense avait donné l'alarme à notre commandement, qui se trouvait sur ses gardes. Les attaques ont été menées avec une très grande vigueur ; la longue inaction du front russe, où depuis lors nos alliés ont repris l'offensive, avait permis aux Allemands d'en retirer un nombre assez considérable de divisions au profit du front de France. On s'est bien aperçu de notre côté, à la vigueur des attaques, que c'étaient des troupes fraîches qui commençaient la bataille. D'autre part nos soldats ont eu affaire aux *Stosstruppen*, unités dont la création toute récente serait due au génie d'Hindenburg. Ce sont des bataillons composés des soldats les plus résolus, les plus forts, les plus exercés, que l'on a choisis pour ces qualités, avec tout le soin nécessaire, dans les différents corps de troupes. On y admet principalement des célibataires ; ils ont pour mission de se jeter contre l'ennemi, de tout renverser, de tout détruire et d'entraîner par leur exemple les autres troupes. Jusqu'à présent les *Stosstruppen* n'ont pas eu de succès contre nos poils ; dans la Meuse, notre artillerie les a décimés. Leurs attaques contre nos lignes n'ont pas eu de résultat. Dès le premier jour les Allemands ont été repoussés dans la région de Corbény. On ne peut pas voir un succès pour eux dans le fait d'avoir pris pied à La Bovelie, au nord-ouest de Cerny, dans une tranchée nivelée par le bombardement, et de n'y être parvenus que grâce à un large emploi de liquides enflammés.

Dans l'Aisne et en Champagne se sont produites les fluctuations inévitables au cours d'une bataille de cette ampleur : il arrive forcément que l'un ou l'autre des adversaires cède çà et là quelque bribe de terrain, pour le reprendre peu après. Il n'en résulte finalement aucune modification du front.

Le 3, une action très puissante a été entreprise par l'ennemi sur l'ensemble de nos positions au nord de Jouy jusqu'à l'est du plateau de Californie ; après toute une nuit de combats et d'attaques répétées, les Allemands ont dû rentrer dans leurs lignes, ayant subi des pertes très lourdes sans aucun résultat, et ils n'ont tenté, le 4, aucune réaction, se bornant à bombarder violemment toutes nos positions.

La défaite essuyée par les Allemands du 3 au 4 dans ces secteurs de l'Aisne est peut-être la plus sanglante qu'ils aient subie depuis Verdun. Ils avaient engagé trois divisions, dont il n'est pas revenu grand-chose. C'est dans le secteur de Cerny, sur la route Ailles-Paisy que l'effort de l'ennemi a été le plus rude. Plus de huit attaques y ont affronté vainement notre feu.

C'est ainsi qu'après plusieurs jours de ces batailles acharnées dans l'Aisne et en Champagne, sur un front de 17 kilomètres, nous nous sommes retrouvés sur les positions où les Allemands nous avaient attaqués, sans avoir rien perdu, mais après avoir infligé aux assaillants des pertes très lourdes.

La ténacité avec laquelle l'ennemi cherchait à reprendre pied sur le chemin des Dames n'a eu d'égale que l'ardeur de son attaque dans le secteur bois d'Avocourt-cote 304-Mort-Homme, sur un front de 2 kilomètres. Un petit poste, à l'ouest de ce dernier point, a été perdu par nos troupes, repris et reperdu cinq fois, et en fin de compte a été abandonné par les deux partis, la position qu'il marquait ayant été anéantie par l'artillerie. L'offensive commencée le 28 juin contre ce petit front durait encore le 4 juillet. Nous avons perdu là, sur les pentes ouest du Mort-Homme, quelques éléments de tranchées où il ne semble pas que l'ennemi puisse se maintenir longtemps, et qui d'ailleurs ne constituaient pas son objectif. Le 4, trois attaques successives, accompagnées de jets de liquides enflammés, sont encore dirigées contre nos tranchées au sud-ouest de cette cote 304, mais nos troupes les repoussent, et la lutte se poursuit seulement entre les artilleries adverses.

En Woëvre aussi nous avons eu à subir des attaques ; par deux fois, le 28 et le 2, nos lignes dans la région de Flirey ont été l'objectif de fortes reconnaissances auxquelles sans doute des actions plus complètes auraient succédé si nos hommes n'y avaient mis bon ordre. L'importance de ce lieu, où s'élevait un village, vient de sa situation sur des croisements de routes : celles de Saint-Mihiel à Pont-à-Mousson et de Toul à Verdun par Fresnes-en-Woëvre.

Les Allemands ont en outre tenté, le 28, de nous enlever le saillant de Wattwiller, au nord-est de Thann ; là comme ailleurs, leur attaque ne leur a rien rapporté et leur a coûté la vie de plusieurs hommes.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL DEBENEY

Lieutenant-colonel au début de la guerre, le général Debeney est arrivé rapidement, comme les généraux Pétain et Nivelle, au sommet de la hiérarchie militaire ; il est un des plus jeunes officiers généraux.

Né à Bourg (Ain) le 5 mai 1864, entré à Saint-Cyr en 1884, le général Debeney a fait sa carrière dans l'infanterie. Brillant élève de l'Ecole supérieure de guerre, il y revint en 1909 chef de bataillon professeur de tactique appliquée d'infanterie, après un stage à l'état-major des 6^e et 7^e corps.

Un mois après la déclaration de guerre, il est nommé chef d'état-major de la 1^{re} armée. Colonel le 1^{er} novembre 1914, il devient chef d'état-major du général Dubail qui commande le groupe des armées de l'Est.

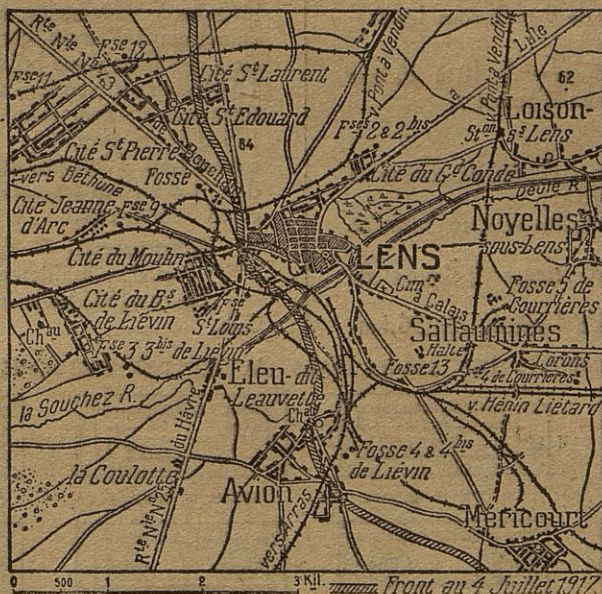
Général de brigade il commande, en 1915, la 57^e, puis la 25^e division d'infanterie.

Général de division, en avril 1916, il prend le commandement du 38^e corps ; le 19 décembre 1916, il est placé à la tête de la 7^e armée.

A la réorganisation du haut commandement, en mai 1917, le général Debeney a été appelé aux fonctions de major général des armées.

Commandeur de la Légion d'honneur, le général Debeney a été cité à l'ordre de l'armée, le 4 avril 1915, dans les termes suivants :

« Officier général de tout premier ordre qui s'est fait remarquer à la tête de sa division par son activité inlassable, sa bravoure, son sang-froid, sa grande énergie et ses hautes connaissances militaires ; vient de donner des preuves éclatantes de sa remarquable valeur dans une série de contre-attaques vigoureuses et dans la défense de l'importante position dont il avait la garde. »



L'ARMÉE BRITANNIQUE DEVANT LENS

LA NOUVELLE ARMÉE DES ÉTATS-UNIS

La République des Etats-Unis de l'Amérique du Nord est, comme chacun sait, une vaste contrée comprenant 43 Etats, 2 territoires et 1 district fédéral ; sa population atteignait, en 1913, 97.028.497 habitants, c'est dire les immenses ressources en hommes de cette nation ; mais, confiante dans ses voisins et forte de sa position géographique, la grande république ne disposait jusqu'ici que d'une très petite armée. Il a fallu la guerre actuelle et les agissements d'une nation de proie pour faire comprendre à l'Amérique que la sécurité est dans la force appuyée sur le droit et la justice.

Participant à la lutte, l'Amérique veut y entrer fraternellement, elle y engage toutes ses forces et, tout d'abord, s'efforce de créer une puissante armée. Pour mesurer l'étendue de l'effort entrepris il faut étudier ce qu'était l'armée américaine, ce qu'elle est et ce qu'elle sera.

L'ancienne armée des Etats-Unis

Avant la guerre, l'armée comprenait : une armée régulière ; une milice organisée ; une milice non organisée.

L'armée régulière était recrutée par voie d'engagements volontaires, contractés pour 4 ans par des citoyens de 18 à 35 ans et renouvelables sans limite d'âge, avec obligation, à la libération de l'active, d'un séjour de trois ans dans la réserve.

En août 1913, l'armée régulière comprenait 4.744 officiers et 84.810 hommes.

La milice organisée (*Militia bill* du 27 mai 1908) comprenait, en 1912, 9.142 officiers et 112.700 hommes ; elle était constituée par des citoyens de 18 à 45 ans, avec des obligations variables suivant les Etats. Dans l'ensemble, les miliciens étaient tenus à une première période d'instruction d'une semaine et à des exercices ultérieurs ; ils ne pouvaient être maintenus plus de 9 mois sous les drapeaux, ni être astreints à servir hors du territoire.

La milice non organisée comprenait tous les citoyens de 18 à 45 ans aptes à porter les armes ; elle englobait environ 14 millions d'hommes.

Organisation

Jusqu'à présent, l'armée américaine était divisée en : dépôts de recrues et en unités constituées ; celles-ci comprenaient en août 1913 :

30 régiments d'infanterie à 3 bataillons de 4 compagnies et 1 régiment de Porto-Rico à 2 bataillons (recrutement spécial) ;

15 régiments de cavalerie à 3 escadrons de 6 troupes (pelotons de 65 hommes) ;

6 régiments d'artillerie à 2 bataillons de 3 batteries de 4 pièces, soit 36 batteries et 144 pièces, plus 170 compagnies de côte dont 40 de torpilleurs ;

Le génie forme un corps de 3 bataillons de 4 compagnies, plus le signal corps de 12 compagnies.

En dernier lieu il faut mentionner l'infanterie de marine et les troupes indigènes : 52 compagnies d'éclaireurs (*scouts*) philippins et un corps d'éclaireurs indiens (*indians scouts*).

Ces troupes étaient groupées en 3 divisions d'infanterie à 2 ou 3 brigades avec services, cavalerie, artillerie et génie, et 1 division de cavalerie à 4 brigades.

Le territoire était divisé en 4 départements militaires : Governor's island (New-York), Chicago, San-Francisco, San-Antonio (Texas).

Les troupes étaient réparties de la façon suivante :

Etats-Unis : 61.000 hommes ; Alaska : 1.200 ; Philippines : 10.000 ; Chine : 1.200 ; Hawaï : 3.900 ; Panama : 800.

La nouvelle armée des Etats-Unis

Un des premiers actes militaires des Etats-Unis fut d'accroître leur armée. Grâce aux appels et aux engagements, celle-ci fut doublée dès juin dernier.

D'après le *Morning Post*, l'armée régulière américaine comptait le 6 avril dernier un peu moins de 100.000 hommes ; aujourd'hui, ses effectifs se montent à 250.000. La milice qui comptait 150.000 hommes en a 260.000 ; l'infanterie de marine a passé de 17.000 à 30.000 ; les équipages de la flotte de 60.000 à 120.000. En outre 40.000 hommes sont répartis dans divers camps d'entraînement, où ils se préparent à devenir officiers. Enfin, onze régiments de mécaniciens de chemin de fer qui comporteront en tout plus de 12.000 hommes se forment rapidement. Cela fait un total de 712.000 hommes, contre 327.000 à la date du 6 avril.

L'Amérique a fait plus. La loi militaire votée le 18 mai comportait la création d'une armée nombreuse ; en effet, l'inscription sur les registres du recrutement de tous les citoyens de 21 à 30 ans a donné plus de dix millions d'hommes ; les appelés par voie de tirage au sort seront convoqués à partir du 1^{er} septembre prochain par fractions de 500.000 hommes et répartis dans 28 camps d'entraînement, où ils seront encadrés par les soldats de l'armée régulière. Ils constitueront la nouvelle armée.

S'il faut en croire le *Public Ledger*, chaque fraction de 500.000 hommes doit donner :

16 divisions d'infanterie, comptant chacune 913 officiers et 27.243 soldats ; 16 hôpitaux divisionnaires, avec chacun 24 officiers et 222 soldats ; 64 infirmeries de campagne, dont les effectifs sont encore indéterminés ; 2 divisions de cavalerie, comptant chacune 607 officiers et 16.021 soldats ; 2 hôpitaux divisionnaires, avec chacun 24 officiers et 238 soldats ; 6 infirmeries de campagne, dont les officiers sont encore indéterminés.

Artillerie de côte : 666 officiers et 20.000 soldats ; 16 brigades d'artillerie de campagne, comptant chacune 48 officiers et 1.319 soldats ; 8 escadrilles d'aviation, comptant 10 officiers et 154 soldats ; 8 compagnies d'aéroliers comptant 19 officiers et 154 soldats ; 10 hôpitaux de campagne, comptant 6 officiers et 75 soldats ; 10 compagnies d'ambulanciers comptant 5 officiers et 150 soldats ; 22 boulangeries de campagne, comptant 1 officier et 69 soldats ; 6 bataillons de téléphonistes, comptant 10 officiers et 215 soldats ; 6 trains de munitions comptant 4 officiers et 852 soldats ; 6 trains de ravitaillement comptant 8 officiers et 120 soldats.

Somme toute, à l'heure actuelle la situation des forces armées est la suivante (unités constituées et unités autorisées) :

Armée régulière.....	293.000 hommes.
Garde nationale (armée territoriale).....	400.000 —
Première nouvelle armée de conscrits.....	500.000 —
Deuxième armée de conscrits.....	500.000 —
Equipages de la flotte.....	150.000 —
Troupes de la marine.....	30.000 —

Cependant, comme nos amis ne veulent en aucune façon retarder l'heure de leur participation militaire effective, un corps expéditionnaire a été immédiatement organisé avec les disponibilités de l'armée régulière ; ce corps, placé sous le haut commandement du général Pershing, a commencé de débarquer sur notre sol ; et pour l'automne, d'après le département de la guerre, il comprendra 5 divisions soit près de 130.000 hommes. En outre, l'Amérique, décidée de parer au plus pressé, envoie de nombreux spécialistes : troupes des chemins de fer, forestiers, aviateurs, médecins et ambulanciers. Elle entreprend la construction d'avions par milliers pour assurer la maîtrise de l'air.

Organisation de l'armée actuelle

Réorganisées en vue de la guerre, les unités américaines sont groupées suivant la formation ternaire : corps d'armée à 3 divisions, divisions à 3 brigades, brigades à 3 régiments. En somme, la division américaine équivaut presque à un de nos corps d'armée, car elle comprend : trois brigades d'infanterie : 18.579 officiers et soldats ; une brigade d'artillerie de campagne : 4.030 officiers et soldats, 1.541 chevaux ; un régiment de génie : 1.098 officiers et soldats ; un bataillon de signaux de campagne : 259 officiers et soldats ; une escadrille d'aviation : 173 officiers et soldats ; 12 avions. Soit un total de 25.718 officiers et soldats combattants. L'effectif est porté, par les divers services, à 28.235 officiers et soldats. Le service sanitaire d'une division comprend 125 officiers, 1.332 hommes et 48 ambulances.

Armement. — L'infanterie est armée du fusil Springfield (1903) de 7^m/m 5 et de mitrailleuses Vickers.

La cavalerie porte le sabre, la carabine Springfield de 7^m/m 5 et le pistolet Colt.

L'artillerie de campagne a un canon de 762^m/m et l'artillerie de montagne un canon Vickers Maxim de 75^m/m.

Uniforme. — L'uniforme est de couleur *khaki* (vert feuille pour l'infanterie de marine) ; la coiffure est un feutre avec une cordelière dont la couleur change avec les armes :

Infanterie : bleu — cavalerie : jaune — artillerie : rouge — signal corps : rouge et blanc — services : crème.

Les armes et services se distinguent aussi aux attributs du col, sur lequel on voit en outre la distinction entre active, réserve, milice.

Les officiers de l'armée régulière portent au col les lettres U. S., les officiers de sa réserve les lettres U. S. R.

Les officiers de la milice portent les initiales ou l'écusson de l'Etat auquel ils appartiennent.

Les officiers américains se différencient de la troupe par un galon de ganse porté sur la manche, galon qui est noir pour les officiers d'état-major et de la couleur du fond du vêtement pour les autres officiers.

Le sous-lieutenant ne porte pas d'autres insignes.

Les autres grades se distinguent par un insigne fixé sur les pattes d'épaule :

Lieutenant, une barrette d'argent ; capitaine, deux barrettes d'argent ; commandant, une feuille en or ; lieutenant-colonel, une feuille en argent ; colonel, un aigle en argent ; général de brigade (brigadier général), une étoile en argent ; général de division (major général), deux étoiles en argent ; lieutenant-général, trois étoiles en argent ; général, quatre étoiles en argent.

Décorations. — En règle générale, les décorations sont décernées, en Amérique, avec une grande parcimonie. Seules, des actions d'éclat dûment prouvées valent aux soldats la médaille militaire.

Cette médaille consiste en une étoile à cinq branches dont les pointes sont reliées entre elles par une couronne de lauriers. Au centre de l'étoile figure une tête de Minerve autour de laquelle sont inscrits ces mots : *United States of America*. La médaille est rattachée au ruban par un trophée représentant un aigle aux ailes déployées qui tient en ses serres un cartouche où est gravé ce mot : *Valor*.

Le ruban lui-même est semé d'étoiles minuscules.

La médaille décernée aux marins diffère de celle-ci par l'absence de toute couronne de lauriers, et la substitution d'une ancre à l'aigle du trophée.

Les ouvriers de la première heure

La joie de voir sur notre sol une unité américaine constituée ne doit pas nous faire oublier les ouvriers de la première heure : légionnaires, volontaires de l'ambulance américaine, aviateurs qui, avant tout état de guerre, sont venus nous apporter l'appui de leur science et de leur courage. Nous ne devons pas oublier non plus que le drapeau étoilé flotte sur l'escadrille La Fayette, et que, dès le 24 mai, le *field service* des ambulances américaines a envoyé sur le front une unité combattante sous le commandement du capitaine E. I. Tinkham.

A. G.

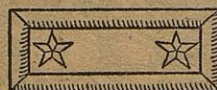
INSIGNES DES GRADES DANS L'ARMÉE DES ÉTATS-UNIS



GÉNÉRAL D'ARMÉE



LIEUTENANT-GÉNÉRAL



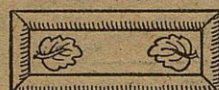
GÉNÉRAL DE DIVISION



GÉNÉRAL DE BRIGADE



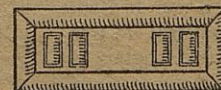
COLONEL



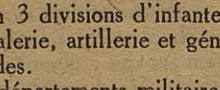
LIEUTENANT-COLONEL



COMMANDANT



CAPITAINE



LIEUTENANT

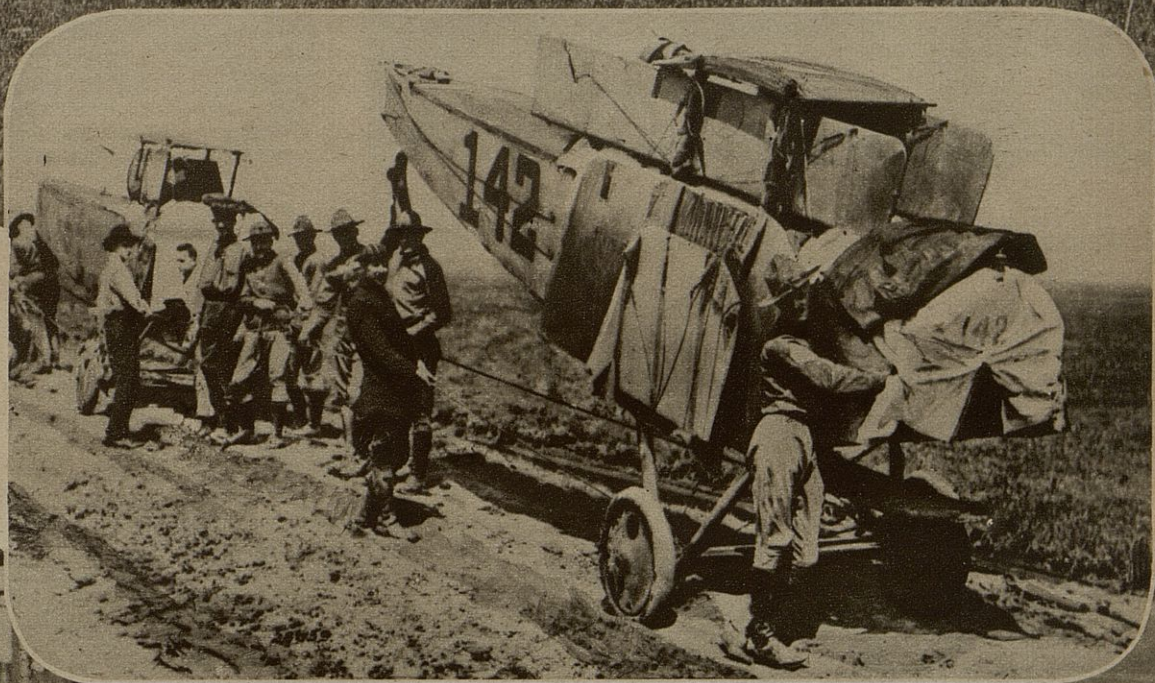


SOUS-LIEUTENANT

LES PRÉPARATIFS AUX ÉTATS-UNIS



Les Etats-Unis sont décidés à créer une flotte aérienne qui comptera 35.000 avions en 1918. Tel est le chiffre prévu par l'« Aircraft production Board ». C'est au camp d'Ashburn, leur principal centre d'aviation, qu'ont été prises ces photographies. En haut, quelques appareils au repos. A droite, on voit le transport d'un appareil du type le plus récent.



Pour encadrer les nombreuses troupes destinées à combattre en Europe, le contingent normal d'officiers fournis par West-Point, le « Saint-Cyr » américain, eut été numériquement insuffisant. L'on a donc institué des camps d'entraînement où sont admis les jeunes gens instruits et de bonne éducation, aptes à devenir officiers. Ils apprennent là tout ce qu'il faut pour mener de bons soldats à la victoire. Voici celui du fort de Myer, avec une section de futurs officiers, écoutant le cours qu'un instructeur leur fait en plein air.

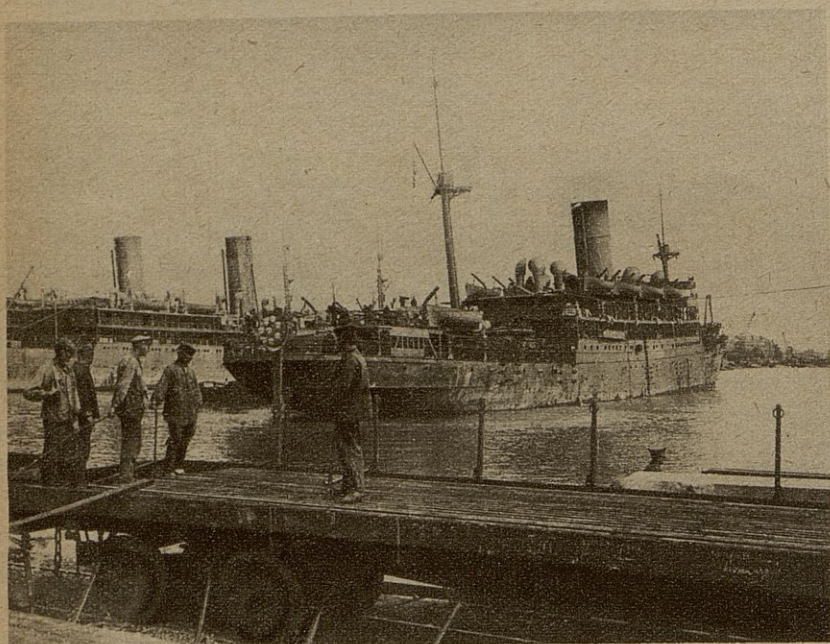
L'ARRIVÉE DES TRANSPORTS AMÉRICAINS



Du haut du couronnement du premier transport accosté à quai, les Américains saluent de leurs acclamations la terre de France.



Un des transports qui formaient le convoi : il y en avait de 10.000 et de 20.000 tonnes. Et ce n'est que le commencement !



Sur un appontement, des prisonniers boches regardent ces transports qui apportent la défaite de l'Allemagne dans leurs flancs.

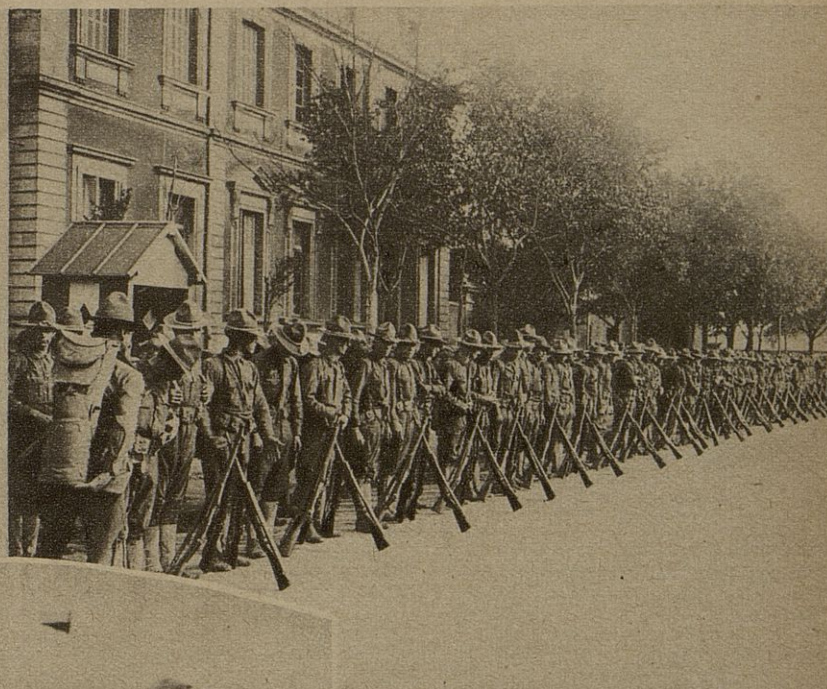


Le long du quai, en attendant leur débarquement, les Américains contemplent pour la première fois la terre de France.

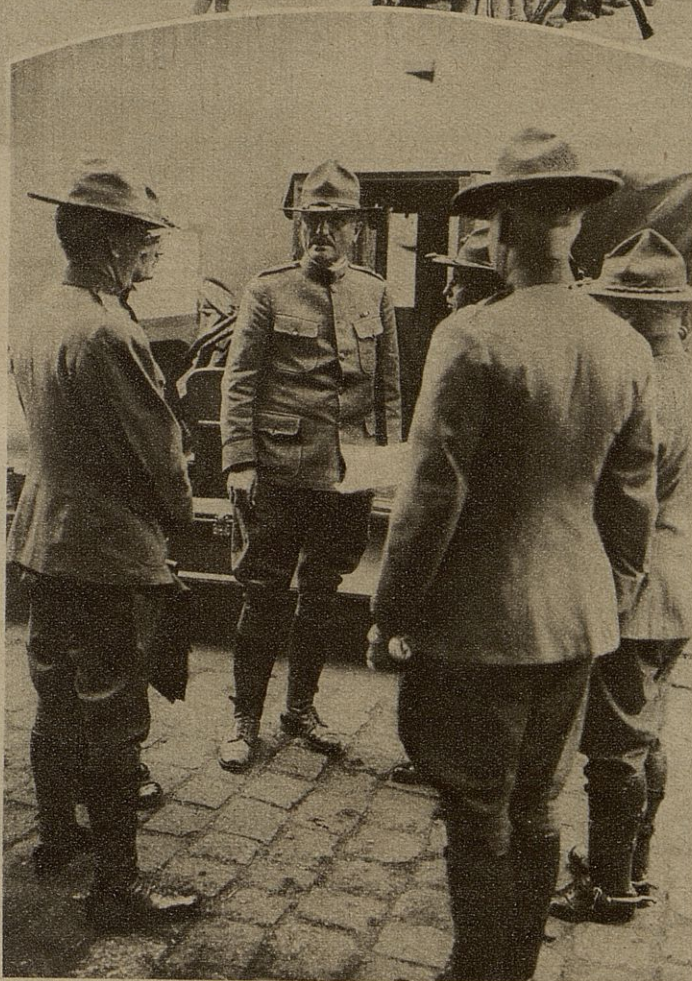


Le 26 juin est arrivé en France le premier contingent de combattants américains, amené sur de grands transports que convoyaient douze destroyers et un croiseur cuirassé. Aussitôt à quai, chaque transport, sans perdre une minute, débarquait sa cargaison. Voici, à gauche, le premier détachement débarqué qui a formé ses faisceaux sur le quai ; devant les fusils s'alignent les sacs individuels des soldats. A droite, quelques-uns des baraquements construits pour loger momentanément le contingent arrivé et ceux qui sont attendus.

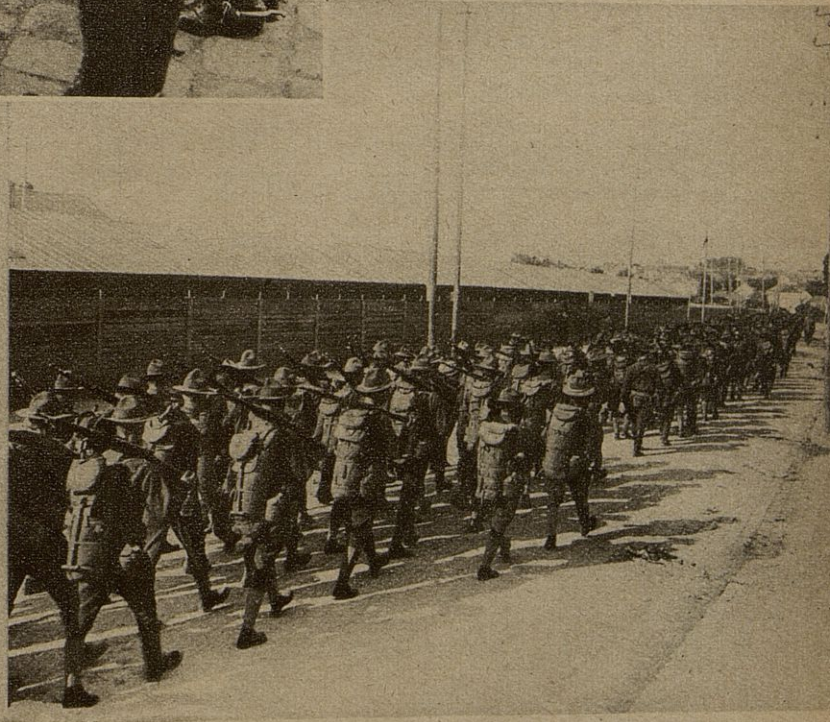
LE DÉBARQUEMENT DES TROUPES AMÉRICAINES



Le jour même de l'arrivée des Américains dans un de nos ports de l'Atlantique, un de leurs régiments traversa la ville, musique en tête, aux accents entraînants de la marche de « Sambre-et-Meuse ». Il n'y eut d'abord que peu de monde sur leur passage, car leur arrivée avait été tenue jusqu'au dernier moment secrète, de sorte qu'une bonne partie de la population l'ignorait encore. Mais bientôt, par toutes les rues affluaient les habitants, dont les acclamations se confondaient avec les mesures de notre marche guerrière. Les Américains tiennent à ce que leur armée en formation soit suffisamment pourvue de bonnes musiques militaires. Un de leurs plus célèbres chefs d'orchestre, M. John P. Souza, compositeur de marches militaires fameuses, qui sert actuellement dans la marine comme lieutenant à titre temporaire, est chargé d'accompagner des musiques militaires dans les différents centres d'instruction navals.



Aussitôt que chaque transport était accosté le long du quai, le débarquement des troupes et du matériel commençait et s'exécutait avec une méthode et une rapidité surprenantes. Voici un régiment aligné sur un des boulevards de la petite ville, où bientôt la population viendra admirer sa tenue martiale. L'alignement est parfait, les fusils forment des faisceaux impeccables. C'est le fusil à répétition Springfield qui est en usage dans l'armée américaine. On le porte horizontalement sur l'épaule. Il est accompagné d'une cartouchière divisée en cases séparées, une par chargeur. L'« as de carreau » est remplacé par un sac de toile, en forme de hotte, qui se porte non pas sur le dos, mais sur les reins. On en voit ici un spécimen porté par un soldat, à gauche de la photographie. Cet équipement doit être pratique, sans quoi les Américains, qui ont pu l'expérimenter en plusieurs campagnes, ne l'eussent pas adopté pour venir se battre en Europe.



A peine débarquées, les troupes américaines emplissent d'animation les rues ordinairement calmes de la ville. Les régiments se forment au fur et à mesure du débarquement et se dirigent vers les cantonnements préparés à leur intention, marchant d'un pas alerte, et précédés de leurs musiques qui jouent soit leur marche « For the national honour », soit notre vibrant « Sambre-et-Meuse ». Les voici défilant dans les rues pavées. Dans le médaillon le général Sibert part pour se rendre aux cantonnements.

LA REMISE DES DRAPEAUX AU BATAILLON AMÉRICAIN



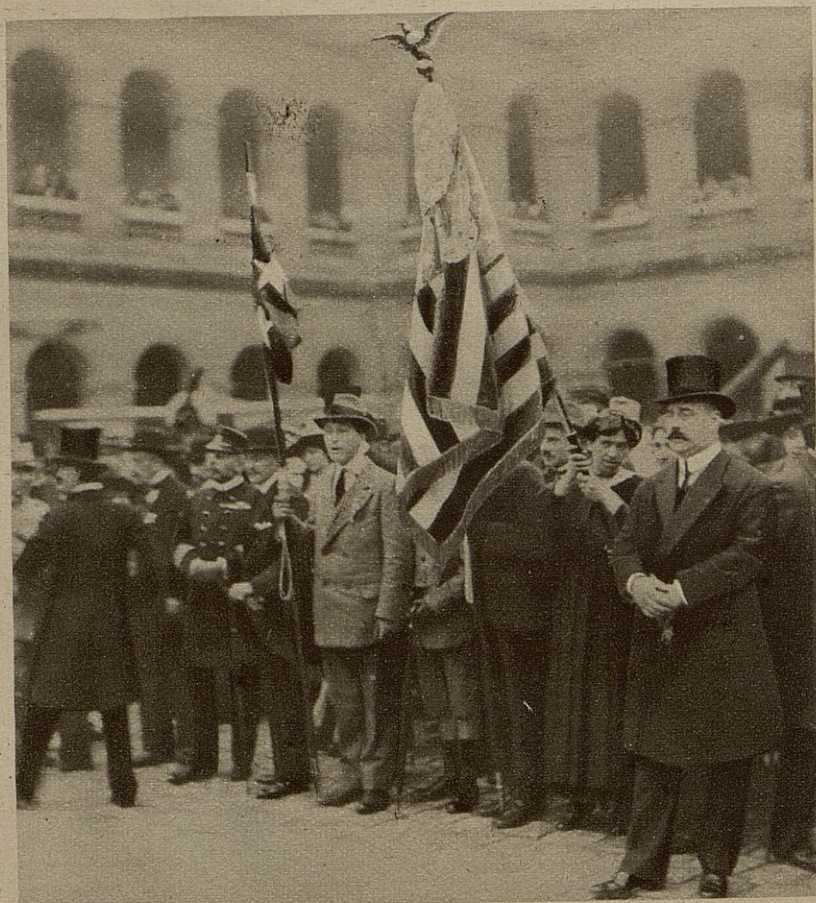
Le président de la République, ayant à ses côtés le général Pershing et M. Painlevé, ministre de la guerre, passe la revue du bataillon américain aligné dans la cour d'honneur.



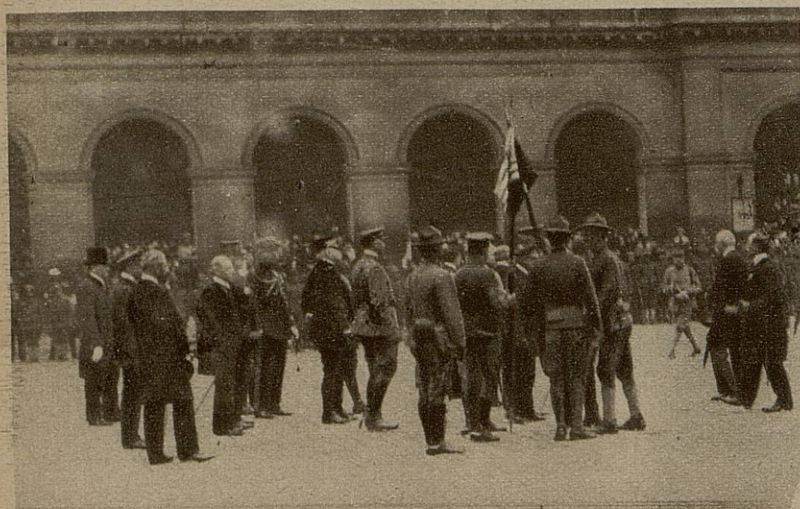
Pendant le défilé des soldats américains devant les trophées pris à l'ennemi par nos troupes, les glorieux hospitalisés de l'hôtel des Invalides forment un groupe émouvant.



Remise au général Niox, gouverneur des Invalides, du drapeau des volontaires américains qui ont combattu pour la France dans la légion étrangère. Ce drapeau a été déposé au Musée de l'armée.



Le drapeau dont la cravate en dentelles est l'œuvre des dentellières du Puy ; il a été remis au général Pershing en souvenir de La Fayette, né au château de Chavagnac, dans la Haute-Loire.

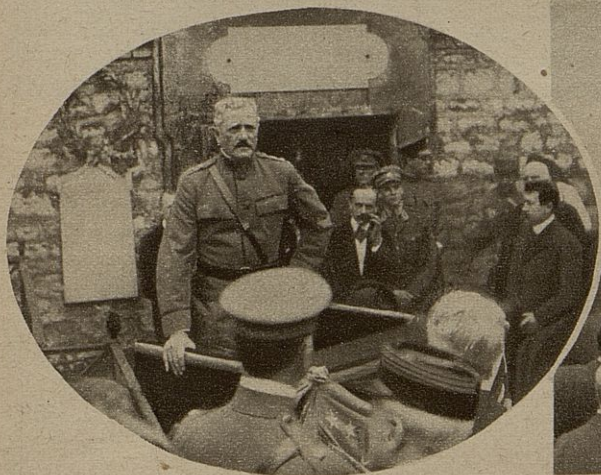


La cérémonie du 4 juillet aux Invalides a été le prologue de l'enthousiaste réception que Paris a faite au bataillon américain venu pour prendre part à la fête de l'Indépendance. Devant le président de la République, les membres du gouvernement, le maréchal Joffre, les généraux Dubail et Foch, des fanions furent remis aux soldats des Etats-Unis que la foule ovationna frénétiquement.

PARIS ACCLAME LES SOLDATS DES ÉTATS-UNIS



Sur la place de la Concorde, la foule salue de longues acclamations le bataillon des Américains se rendant des Invalides au cimetière Picpus.



Le général Pershing devant la tombe de La Fayette, au cimetière Picpus.



Sur la place de l'Hôtel-de-Ville M. Mithouard complimente les officiers américains.



M. Painlevé prononçant un discours devant la tombe de La Fayette.



La fête de « l'Independence day » a fourni à Paris l'occasion de manifester ses sentiments d'amitié et de reconnaissance envers les Etats-Unis. Les soldats de la grande République ont été acclamés, couverts de fleurs. Les voici défilant sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

UNE CONTRE-ATTAQUE DE NOS TROUPES



Après une préparation convenable d'artillerie, les vagues d'assaut formées au sortir des tranchées se sont élancées avec une fougue toute française contre les objectifs qu'elles doivent enlever. Voici la première vague arrivant sur les positions ennemies, qui vont tomber en leur pouvoir. Par les tranchées arrivent incessamment les renforts destinés à soutenir les assaillants, et qui aideront ces derniers à organiser le terrain conquis pour parer aux contre-attaques que les Boches ne manqueront pas d'effectuer.



Les Allemands se montrent depuis quelque temps plus entreprenants que de coutume dans l'Aisne et en Champagne. Mais nos initiatives sont aussi fréquentes que les leurs, et elles sont presque toujours plus heureuses. C'est au cours d'une de ces toutes dernières attaques, et sous le feu de l'ennemi, que ces photographies ont été prises. En bas, le premier épisode : la sortie de la tranchée au signal donné, et la formation des vagues d'assaut. On voit la première vague se développer en arrière des bouquets d'arbres qui la dissimulent à la vue des Boches ; quand ils la verront déboucher il sera trop tard pour l'arrêter.

LES CAMPAGNES DE JEAN LE BLANC

PAR MARC ELDER

1 AU BORD DU GOLFE

Ayant amené sa voilure par le travers de la bouée, le *P'tit-Moche* laissa courir et accosta rondement le *Cœur-de-Jésus* au mouillage. Il y eut un coup sourd, un arrêt brusque de l'élan, puis les barques, renvoyées comme des balles élastiques, s'éloignèrent mollement l'une de l'autre, avec leur traîne de reflets sur l'eau calme.

La côte bretonne entassait à pic ses éboulis de granit au-dessus d'une grève mince dont on pouvait suivre l'enfoncement profond sous l'eau transparente. D'instant en instant, de nouvelles barques arrivaient, poussées par le flot et le souffle expirant du large. Avec méthode, chacune prenait son corps-mort. Les hommes n'échangeaient que des ordres brefs. Et c'était un soir comme les autres soirs.

Soudain, une plate se détacha de la rive, se hâtant à force d'avirons. A l'arrière du *P'tit-Moche*, Jean Le Blanc lavait un panier de maquereaux dont le bel outremer, strié d'argent, se dégageait des glaires sanguinolentes. Il se dressa, reconnut la rameuse.

— Hé ! Jézéquel, dit-il, v'la ta patronne !

L'interpellé tourna vers la terre une face osseuse, aux pommettes cuites, et replia ses paupières dans l'ombre du béret. La femme nageait à grandes tirées, en bombant le dos, et la plate bourrait en avant de son museau carré. Quand elle fut proche, elle vira d'un coup. Le visage de la femme apparut désolé comme un ciel d'hiver.

— Vous n'savez donc pas ! cria-t-elle, la guerre est déclarée !

— Ah ! fit Mathurin Corcuff, qui était le plus près d'elle.

Une à une les têtes se levèrent, toutes semblables avec leur couenne jambonnée, leurs oreilles en nageoires. Les vieux continuaient d'arrimer le poisson et Jean égouttait son panier le long du *P'tit-Moche*. D'un bord à l'autre, le mot passait dans la paix vespérale :

— La guerre est déclarée, sais-tu !

— Ça d'vait éclater un jour ! exprima philosophiquement le vieux Chérel.

Autour de lui, on répéta avec résignation :

— Ça d'vait éclater...

Alors seulement les pêcheurs virent leurs femmes, massées au pied des granits, sur l'ourlet blanc de la grève, qui attendaient. Des coiffes descendaient encore le raidillon et l'on percevait le fouettement des sabots sur le roc. L'ombre tachait le revers du coteau. Tout le golfe, à perte de vue, était comme un autre soleil plus pâle, plus argenté, tombé dans un trou de la terre. Les mous-ses aceostèrent les rafiaux : les hommes débarquèrent.

Le dernier, Jean sauta sur les galets, serrant contre sa vareuse de toile cachou la bourriche de maquereaux. Il n'était pas pressé, vu qu'il n'avait point de femme à l'espérer et que les vieux n'avaient pas coutume de venir le chercher à la côte. Cependant son œil furetait parmi les groupes, scrutant rapidement les coiffes.

Il fallut de longues explications pour leur faire comprendre que l'inscription maritime n'appelait pas toutes les classes et qu'ils devaient aller au bureau du syndic pour se renseigner. Mathurin Corcuff remarqua :

— Alors, on va r'prendre le col bleu !

— Probable ! répondit Jézéquel, mais c'qui m'em-bête c'est l'bateau !

— Quoi ? l'bateau ? demanda-t-on.

— Hé l'mien ! pardi ! J'vas-t-il pas l'laisser à pourrir dans la rivière comme une épave !

— C'est vrai ! firent les hommes, pensant chacun à sa barque.

Là-dessus ils commencèrent à escalader le raidillon, en file indienne, le front tendu par la recherche d'une combinaison favorable. Une voix de femme s'éleva :

— Ben, on n'est-il pas là pour s'en occuper, des bateaux ?

Et les hommes, soulagés d'un poids et satisfaits d'une solution qui leur échappait, reprirent en chœur :

— C'est vrai !

Mais Jean hochait la tête et grommela :

— Tout ça c'est bon ! mais quand on n'a point d'femme !

Devant lui, Folgoël et Kerveno rigolèrent. A ce

moment, une coiffe blanche surgit entre deux granits que des lichens avaient colorés, comme au pastel, de pellicules jaunes et vertes. Et une petite voix souffla demi-bas, pour lui seul :

— Gros bête ! j'suis-t-il point bonne à garder le *P'tit-Moche* ?

A ces mots, Jean demeura immobile, fiché au sol de ses deux jambes écartées, tandis que sa tête, dense comme un pavé, au front court, aux pommettes bombées, s'épanouissait à la manière d'un nuage crevé de soleil. Il rit d'abord des yeux, puis des dents. La cohue s'éloignait, sabotant toujours sur le sentier. Il dit :

— Tu f'rais ça, toi ?

— On n'est-il pas promis ?... fit-elle.

Alors il atira la jeune fille et, se penchant avec elle par-dessus les ajoncs, il désigna, au-dessous d'eux, le troupeau des barques à l'attache :

— Tu le r'connais ? interrogea-t-il.

— Bien sûr, répondit-elle, le *P'tit-Moche* a ses numéros peints en blanc et, en haut du mât, une poulie grosse comme une tête !

— Ah ! Marie-Ange ! fit-il avec admiration.

Et il la considéra de ses yeux bleus au regard uni et sans détours. Elle portait la coiffe vannetaise qui fait pignon au-dessus du grand front carré et, par derrière, dégage bien les frisons de la nuque. Son caraco libre découvrait jusqu'à l'épaule la splendeur matinale de sa chair. Elle avait les bras nus, la denture éclatante



et partout la peau de ce ton noisette particulier aux brunes mûries au soleil.

Jean la tenait par la main, et, près d'elle, bien que petit, il paraissait énorme à cause de sa poitrine arquée et des omoplates qui remuaient sous sa vareuse comme des plateaux.

L'apaisement était parfait sur la mer, au pied des éboulis. Les algues mêmes dormaient immobiles, à l'entour des rochers noirs. Comme des monstres blessés, les barques flottaient sur la tache sanglante de leur ombre oblique.

Doucement, il lui expliquait les précautions à prendre pour entretenir le bateau : mettre des paillassons du côté du soleil, arroser le bois les jours de chaleur, coalter les dessous de temps en temps, afin de prévenir l'encrassement. Elle écoutait, sérieuse, les yeux pensifs ; et elle disait par intervalles :

— Ah ! j'sais ben ! j't'ai vu faire !

Puis soudain, tout entière tournée vers lui, elle s'écria, comme si les circonstances la reprenaient :

— La guerre est déclarée ! Misère ! Et tu vas t'n'aller, mon pauvre Jean !

A son tour, il parut rentrer dans le présent et, déjà plié aux ordres :

— Tonnerre ! dit-il, mais faut aller trouver l'syndic !

En hâte, ils montèrent vers le village, l'un devant l'autre, à cause de l'étroitesse du sentier. Marie-Ange allait la tête baissée, les yeux sur la pointe de ses sabots où l'on voyait son pied nu devant la bride. Elle remarqua :

— C'est malheureux qu'on n'ait pu s'faire tirer en portrait, nous deux...

Jean sentit alors comme une grande fête dans son cœur et il serra vivement la jeune fille à la taille. Elle rougit, fit mine de s'écarter. Ils arrivaient derrière la maison de Jean où il y a deux carrés de pommes de terre abrités par une murette en pierres froides. Leste-ment, il lâcha le panier de poissons, ouvrit ses bras puissants. Elle ne sut résister, parce qu'elle l'aimait et avait l'âme en détresse. Elle se blottit sur la vaste poitrine dont l'émotion retentit à son oreille en battements forts. Au même moment, la timidité le paralysa. Si bien que l'instinct seul, et non la volonté, l'inclina sur les lèvres douces de la fiancée.

— Ah ! fit-elle en s'arrachant, c'est ben pasc' que tu pars !

Elle était rouge jusqu'à la racine des cheveux, mais son œil avait des flammes et son corsage enflait de joie. Dans le jardin, les petits frères se mirent à crier en apercevant la coiffe. Les deux jeunes gens se séparèrent près de la borne qu'encensait une gerbe de coquelicots. Le couchant était sur les toits comme un chaume fraîchement coupé.

A la Marine les ordres et les contre-ordres se succédèrent, brassant à grands remous le troupeau soumis des gars amassés aux portes des bureaux. Chacun tritura le livret gras, se grattait la tête, interrogeait à ses entours :

— De quelle classe qu't'es, toi ?

Puis, quand il devint évident que tous les hommes non embarqués devaient se mettre à la disposition de l'autorité militaire et se rendre à la place de Vannes, une grosse stupeur pesa sur ces marins. Jean repoussa son béret, et, le front tétu, cracha son dégoût :

— Bon dieu ! dans la fantoché, alors !

Mais, comme toute situation grave demande réflexion, on alla, en bande, s'attabler au cabaret de la mère Daoulas et prendre conseil de la vieille eau-de-vie de cidre qui a des tons de cuivre oxydé. Bientôt les plus échauffés parlèrent de grève : — On était des inscrits, quoi ! on était pas des écrevisses de rempart ! — Mathurin Corcuff, que deux verres mettaient sens dessus dessous, jura « qu'il allait en jouer un air ».

Toutefois, le lendemain, pas un ne manqua au rendez-vous, au carrefour de la Croix-de-Pierre, d'où le départ pour la ville devait s'effectuer. Ils avaient tous des vareuses propres et leur sac de matelot à l'épaule. Plusieurs tenaient un litre sous le bras. Jean, qui avait perdu son temps sous la fenêtre de Marie-Ange, achevait de casser la croûte, sur le pouce.

Quand ils arrivèrent au quartier, après deux grandes heures de route, poudreux et la face luisante, car le soleil était déjà haut, le sergent du poste leur tomba dessus :

— Ah ça ! qu'est-ce qu'vous v'nez fiche ici !

— C'est nous les inscrits, dit Jean, c'est la Marine qui nous envoie...

— La Marine ! elle a pas peur !

Alors ce fut la randonnée sans fin de bâtiment en bâtiment, au travers des cours au cailloutis vif, le long des couloirs qui sentent l'aigre et le coaltar ; la station muette, bras ballants, devant les portes qui claquent et lâchent des vociférations par bouffées, jusqu'au moment où un adjudant, surgi d'un bureau, harangua la troupe :

— Pas b'soin d'vous, les inscrits ! Fichez-moi l'camp ! Déjà trop d'hommes ! V's'embêtez pas d'venir encombrer les casernes ! Demi-tour et rompez !

Ils se retrouvèrent dans la rue, tout hébétés, ne sachant pas que faire d'eux-mêmes. Ils étaient venus pour s'enrégimenter et, brusquement, on les rejetait dans cette vie civile qu'ils avaient abdiquée déjà en esprit. Ils traînèrent sur les trottoirs où les clous de leurs souliers crissaient, l'épaule arrondie sous le sac, béats, indolents. Longtemps les boutiques de la ville suffirent à leur distraction, et on les vit ne nez aux glaces des magasins de mode ou des coiffeurs. Kerveno remarqua « qu'il faisait soif ». Ils s'entassèrent dans un bouchon.

Ce fut le commencement de l'aventure. Jean ne put jamais rapporter exactement ce qui s'était passé. Il se rappelait seulement avoir bu du bitter avec de la fine — un vrai casse-patte ! — et d'être monté en voiture avec des dames. Après, c'était des rigolades et la nuit. Quand il revint au village, en compagnie des camarades, après trois jours d'absence, il avait les yeux creux, le teint fariné. Marie-Ange le saisit au moment où il allait rentrer chez lui.

— Bé ! d'où qu'tu viens, Jean, avec c'te mine ?

— Ah ! dit-il, c'est la première campagne !

Et avec ses gros doigts encore tremblants, il fouilla dans son porte-monnaie et tira une bague. Elle la prit en riant de plaisir, l'essaya plusieurs fois.

— Alors, tu r'partiras point ? demanda-t-elle.

Jean réfléchit un instant, puis expliqua, évasif :

— I disent comme ça qu'y a trop d'hommes ! tu parles !

(A suivre.)

LE JET DES LIQUIDES ENFLAMMÉS

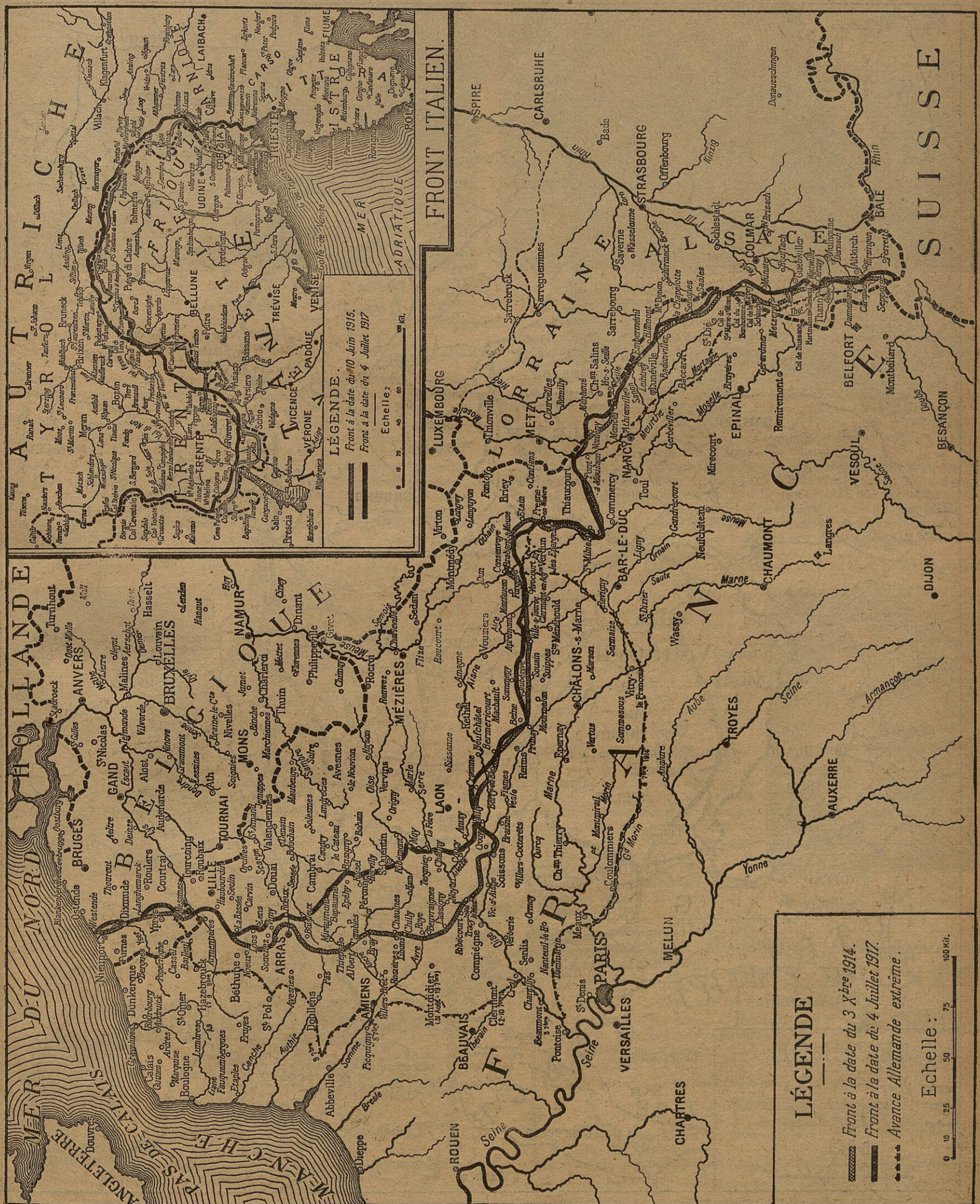


Les Allemands ont mis en jeu toutes les ressources de leur esprit fertile en inventions cruelles et barbares pour venir à bout de la résistance de nos troupes ; les gaz asphyxiants et les liquides enflammés ont été leurs principales créations. Nous avons dû, nous qui ne pensions qu'à la guerre faite avec des armes loyales, recourir à des procédés identiques. Voici, près du front, des expériences de liquides enflammés dont jusqu'à présent la censure nous avait interdit de publier des photographies.



Dans cette tranchée on voit comment nos sapeurs emploient les liquides enflammés ; le récipient qu'ils portent sur le dos contient le liquide sous une certaine pression ; lorsque le jet se produit, l'inflammation se fait automatiquement et une longue flamme est projetée à une grande distance ; ce sont là des appareils portatifs qui peuvent suivre une vague d'assaut ; d'autres appareils, plus grands, restent à demeure fixe dans certaines tranchées et servent à arrêter avec efficacité une attaque ennemie.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

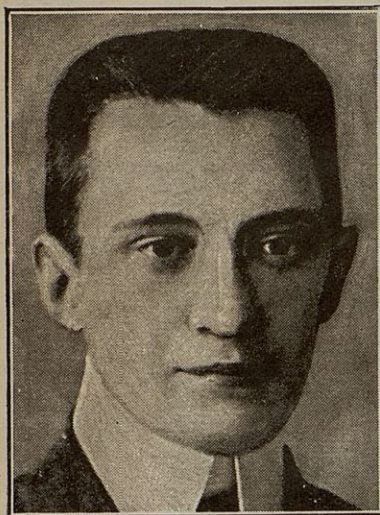


Le général Pellé décore le drapeau du ...^e d'infanterie, qui s'est signalé dans les combats récemment livrés dans le secteur de Champagne. L'officier qui porte le drapeau est le lieutenant Jean Veber, le peintre et le dessinateur humoriste bien connu.



SUR LE FRONT ORIENTAL

L'OFFENSIVE RUSSE. — Après une longue période d'inaction l'armée russe vient de prendre brillamment l'offensive. Tout fait croire qu'elle ne s'arrêtera plus. C'est le 1^{er} juillet que s'est ouverte cette nouvelle phase de la guerre. Le communiqué qui annonce cet événement, d'une portée pourtant historique, est d'allure modeste : « Sur certains secteurs, au sud du Pripet, notre artillerie et celle de l'ennemi furent très actives, particulièrement dans les directions de Solotchef et de Brzezany. » Le lendemain on apprenait que ce regain d'activité des deux artilleries avait été la préface d'une offensive de grand style, sur le front Koniuchy-Danilovtze, qui a fini par embrasser 80 kilomètres : c'est Lemberg qui est visé. Les Allemands évaluent à 200.000 hommes les forces russes engagées. L'attaque russe a été couronnée d'un plein succès. Elle comportait un double effort : l'un en direction de Kovel, l'autre dirigé contre Brzezany. La ville de Brzezany est une forte position sur la ligne de chemin de fer de Podhaj à Lemberg, l'une des trois lignes qui convergent vers la capitale de la Galicie. C'est en outre une tête



KERENSKY
le ministre de la guerre
du gouvernement provisoire russe.

de pont sur la Gnita-Lipa. Dès le début de l'offensive, nos alliés emportaient, au nord du front d'attaque, trois lignes de tranchées ainsi que le village fortement organisé de Koniuchy. En même temps les Russes opéraient contre Brzezany, qui est à 10 milles environ au sud-ouest de là. Tous les jours suivants on a appris la continuation des progrès de l'offensive. Le 3 le bruit courait de l'évacuation de Brzezany que nos alliés dominaient par l'est et le sud-est ; on apprenait aussi que l'ennemi avait reculé au delà de la rivière Molaia-Strypa. L'avance de nos alliés atteint de 3 à 5 kilomètres suivant les endroits, sur toute l'étendue du front. Mais, ce qui n'est pas moins intéressant que le gain territorial, c'est le nombre des prisonniers enlevés aux Allemands. Autrichiens et Turcs : il est de 18.000 soldats, plus 300 officiers ; 29 canons et 33 mitrailleuses sont tombés aux mains de nos alliés. Les principaux artisans de cet événement sont le ministre

de la guerre Kerensky et le général Broussiloff ; à eux revient l'honneur d'avoir ramené la victoire sur le front et réveillé dans la masse de l'armée russe l'amour de la gloire et le sentiment du devoir. Si les Allemands ont constitué d'office leurs *Stosstruppen*, ou entraîneurs, les Russes, en grand nombre, se sont formés volontairement en « bataillons de la mort ». Les volontaires que groupent ces unités s'engagent à combattre jusqu'à la mort pour la gloire et l'honneur de la Russie. Ils ont adopté comme couleurs le rouge et le noir. Par un ordre du jour officiel, le généralissime Broussiloff a approuvé et loué cette initiative, et formulé l'espoir de voir augmenter considérablement le nombre de ces volontaires.

L'importance de l'offensive actuelle — que n'arrêteront pas comme en 1916 le manque de munitions et les intrigues louches des gens de cour — n'échappe pas aux dirigeants austro-allemands. Les Boches avouent que les combats qui se sont livrés depuis le 1^{er} juillet sont les plus acharnés que ce front ait jamais vus, et que les succès des Russes menacent sérieusement l'armée de Boehm-Ermolli. Il leur apparaît très clairement qu'en marchant vers Brzezany et vers Kovel c'est en réalité vers Lemberg que nos alliés se dirigent.

MACÉDOINE. — On n'a eu à signaler sur ce front que la continuation de l'action de l'artillerie, quelques combats entre patrouilles et l'échec d'une attaque bulgare dans la région de la Moglenica. Les nouvelles de Grèce sont bonnes pour nous. Le nouveau gouvernement a rompu les relations diplomatiques avec Berlin, Vienne, Sofia et Constantinople. Toutes les troupes, et ceux de leurs généraux qui avaient eu jusqu'à présent une attitude équivoque, ont rompu avec leurs anciens errements et prêté serment de fidélité au nouveau roi.

PALESTINE. — Dans le but d'arracher au joug des Turcs la Palestine où chaque nation de l'Entente a des nationaux et des intérêts, et qui est un foyer de traditions communes pour tous les peuples civilisés, les gouvernements de l'Entente se sont mis d'accord pour une coopération militaire. A cet effet un contingent italien a été envoyé en Egypte, base des opérations projetées, et le contingent français ne tardera pas à l'y rejoindre.



A. DE MONZIE
le nouveau sous-secrétaire d'Etat
de la marine marchande.

PRIME A NOS LECTEURS

AGRANDISSEMENT

PHOTOGRAPHIQUE

VALEUR 25 FR.

POUR 4 FR. 95

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



VIENT DE PARAÎTRE

L'ATLAS DES FRONTS

Édité par LE PAYS DE FRANCE

Cet Atlas, qui fait suite à l'Atlas de Guerre et où figurent tous les fronts européens, comprend : **56 CARTES** et un **RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE** permettant de retrouver instantanément aussi bien sur l'ATLAS DES FRONTS que sur l'ATLAS DE GUERRE toutes les localités citées dans ces deux atlas.

PRIX : 1 FR. 50 (franco)

En vente dans toutes les librairies et au PAYS DE FRANCE, 6, boulevard Poissonnière.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 142 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en bas de la page 9 et intitulé : « Les combats sur le Chemin des Dames. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



C'EST LA FAUTE A L'INSTITUT... PAR ALBERT GUILLAUME

— Suzanne, votre robe est vraiment un peu trop décolletée pour le temps de guerre...
— Ma tante, pour éviter les coups de chaleur, l'Académie des Sciences nous recommande de nous découvrir les épaules et le thorax, pendant l'été...



PLUS DE GASPILLAGE ! PAR ALBERT GUILLAUME

— Est-ce que, dans l'intérêt de la Défense nationale, Françoise, vous ne pourriez pas supprimer la farine dans vos sauces ?...